

Libéralisme et utilitarisme

Présenté par Lara COUGOT et Gaëlle DESNOS-TESSIER

sous la direction de M. Patrick LANG

Séminaire de philosophie morale et politique

En licence 2 de philosophie à l'Université de Nantes

Année 2013-2014

**John Stuart Mill, *On Liberty* (1859),
traduit par Laurence Lenglet, Paris, Gallimard, 1990**

Table des matières

Introduction

I - La liberté individuelle comme principe absolu

- 1) *Le harm principe*
 - a) *Énonciation du principe*
 - b) *Précisions sur le principe*
 - c) *Trois niveaux de compréhension du principe pour réguler le rapport entre les hommes*
- 2) *Les régions propres à la liberté individuelle*

II - L'épanouissement de l'individu dans son authenticité et son unicité comme source de la liberté et du bonheur individuels

- 1) *La tyrannie de la société*
 - a) *La conformité et l'uniformisation, la pression de la masse sur l'individu*
 - b) *Les désirs et les passions sont menaçants selon l'opinion commune*
- 2) *L'homme est un être de progrès*
 - a) *Les codes et coutumes de la société sont nécessaires à la construction de l'individu, mais non déterminants*
 - b) *La vision romantique de l'homme : l'homme est comme un arbre qui ne demande qu'à croître*
 - c) *Les passions, le désir et l'engagement : bénéfiques autant au bonheur et à l'accomplissement des individus, qu'au bon fonctionnement du système*

III - Individualité replacée dans une perspective utilitariste

- 1) *L'adhésion intelligente à une idée conduit au respect et à la tolérance des autres individualités*
 - a) *La valeur de l'individu croît quand il adhère par choix à une idée*
 - b) *La compréhension et le respect de la loi mène à plus de bienveillance à l'égard d'autrui*
- 2) *La liberté comme ingrédient principal du progrès social*
 - a) *Les individus et la société ne sont pas infailibles, la liberté d'expression est donc nécessaire*
 - b) *« La vérité est une affaire de conciliation entre deux extrêmes »*
- 3) *Le libéralisme reste incompatible avec le projet sociétal utilitariste*
 - a) *Les différentes façon de concevoir le progrès entre libéralisme et utilitarisme*

b) L'individualisme comme source de bonheur incompatible avec le projet collectif utilitariste de maximisation du bonheur

Conclusion

Bibliographie

Introduction

La parution d'*On Liberty*, en 1859, intervient dans un contexte postrévolutionnaire, période de bouleversements politiques, où l'Europe doit faire face à une poussée démocratique importante. La société devient alors le théâtre de contradictions, de tensions et même de déchirements entre les individus. On cherche à passer d'un pouvoir absolu détenu par un seul homme, régnant en maître sur son royaume, à un pouvoir remis entre les mains du peuple qui n'aurait désormais d'autre souverain que lui-même. Par haine pour les anciens privilèges accordés aux aristocrates, la Révolution française abolit ces scandaleuses inégalités sociales, et revendique les droits universels que chaque homme acquiert à sa naissance. Ainsi, l'Égalité, mais aussi la Liberté face à l'oppression d'une autorité souveraine, semblent être au cœur de la pensée philosophique et politique du XVIII^e siècle. Comment réorganiser la société pour que les libertés individuelles et collectives, ainsi que les droits de l'homme, soient non seulement respectés mais garantis ?

Dans cette période de transformations majeures naît une génération de penseurs qui se heurte au problème de la société postrévolutionnaire, dont John Stuart Mill fait partie. En effet, ce qui est au cœur des interrogations milliennes, c'est bien cet idéal qui traverse toutes les sociétés modernes de l'époque, qui est l'idée selon laquelle le peuple peut se gouverner lui-même, et ce sans aucune limite de pouvoir. Idéal puisé dans la conception rousseauiste du bon gouvernement qui affirme que le peuple « en se donnant à tous, ne se donne à personne »¹. À cette théorie, Mill pose la question de savoir si finalement le pouvoir absolu n'aurait pas tout simplement glissé d'un camp à l'autre, sans que rien ne change vraiment. Le tyran, qui était autrefois une seule et même personne, n'aurait-il pas pris la forme nouvelle d'une tyrannie de la majorité, écrasant les individus ? Le projet d'un gouvernement du peuple par lui-même ne conduirait-il pas à l'oppression du peuple par lui-même ? En ce sens, Mill rejoint sur de nombreux points le philosophe français Alexis de Tocqueville qui affirme, lui aussi, qu'une dérive démocratique peut conduire à « la tyrannie de la majorité »², et qu'ainsi le plus grand nombre (ou la partie la plus active du peuple) parvient à s'imposer en tant que majorité sur les autres. Dans ces conditions, qu'en est-il de la liberté individuelle ? Si dans une société, le Tout prime systématiquement sur les parties, comment intégrer le fait qu'il y a en chaque homme une individualité propre, avec des opinions personnelles, qui ne demande qu'à s'exprimer ? C'est dans cet essai sur la liberté que Mill essaye de réintégrer au mouvement démocratique qui prend de l'ampleur, une place pour

¹ Cf. J.-J. Rousseau, *Du contrat social*, Livre I, chap. VI

² Cf. A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, vol. I, 2^e partie, chap. VII

l'individu, au sein de cette collectivité qu'est la société. Le philosophe considère que l'égalité, toujours plus réclamée par les sociétés modernes, est une réelle mise en danger des libertés individuelles, car elle conduit à l'uniformisation et à l'homogénéisation des individus. Ce que défend *On Liberty*, c'est bien une indépendance et une autonomie de chacun dans un espace commun qu'est la société, en évitant l'absorption des différences dans une unité sociale.

Il y a donc, dans cet essai, une réelle perspective libérale qui consiste à affirmer la liberté comme principe politique, pour qu'ainsi l'État soit le garant de l'expression individuelle de la liberté et non l'opresseur de toute une population. La question à laquelle Mill essaye de répondre est donc : comment concilier autorité sociale et indépendance individuelle ? Tout en essayant de résoudre ce problème, l'auteur garde en tête qu'il y a un autre enjeu majeur : le bonheur, et plus précisément, dans une perspective utilitariste, la maximisation du bonheur. En effet, c'est un autre versant de la théorie millienne que de chercher à tout prix, comme fin ultime de toute chose, le plus grand bonheur du plus grand nombre, et par conséquent, d'évaluer une action en fonction du plaisir produit. Ainsi, une action jugée utile doit être une action qui a pour conséquence un maximum de bien-être. La question de la liberté individuelle et collective pourrait alors être renommée, en termes utilitaristes : peut-on combiner le bonheur collectif, comme étant la finalité de la société, et le bonheur individuel, comme projet de réalisation de soi ?

Toutefois, le projet utilitariste s'ancre davantage dans une perspective collective : il semble être moins soucieux des individus du fait que son but est de maximiser le plaisir du plus grand nombre. En effet, si le libéralisme se préoccupe du bien-être individuel des hommes en société avec comme moyen d'action, une grande liberté laissée aux individus, l'utilitarisme cherche à maximiser le bonheur de la société sans vraiment détailler la distribution des plaisirs au sein de la collectivité. N'y a-t-il pas alors une contradiction entre un libéralisme favorable au projet de réalisation de soi pour chaque individu, et un utilitarisme davantage soucieux d'un bonheur globalement maximisé de la société ?

Ainsi, la question qui traversera cette étude sera celle de savoir comment Mill résout le problème posé par la tension entre les exigences de la liberté individuelle et celle de l'organisation collective. Une question qui renvoie elle-même, en arrière-fond, à une autre question : celle de la compatibilité ou de l'incompatibilité du libéralisme et de l'utilitarisme.

I - La liberté individuelle comme principe absolu

1) Le *harm principle*

a) *Énonciation du principe*

Mill affirme, dans *On Liberty*, un principe premier qui doit régir les comportements des individus en société : le *harm principle*. Il dit : « Les hommes ne sont autorisés, individuellement ou collectivement, à entraver la liberté d'action de quiconque que pour assurer leur propre sécurité »³. Ce principe a donc pour objectif de contenir la liberté des individus dans une certaine limite, limite qui exige d'un individu de ne pas contraindre autrui. Mais ce n'est pas tant une limite imposée à la liberté individuelle, qu'un moyen de garantir que chaque individu puisse pleinement jouir de sa propre liberté sans qu'elle soit entravée par celle des autres ; l'enjeu principal étant donc de trouver un principe qui puisse régler les tensions entre la liberté individuelle et la société.

b) *Précisions sur le principe*

En poursuivant son analyse, le philosophe intègre à son principe une variante plusieurs fois constatée dans le réel et qui mérite qu'on s'y intéresse. En effet, si le principe interdit strictement à quiconque de contraindre son prochain, il reste la question de savoir comment nous comporter si, en notre présence, une personne commet un mal. Les hommes doivent, selon Mill, empêcher un mal quand ils le reconnaissent, même si la force (physique ou morale) est exigée dans ce cas. Ainsi, une personne qui met en danger une autre doit pouvoir être contrainte par les autres d'y renoncer. Par le *harm principle*, Mill ne prescrit absolument pas aux hommes de s'ignorer totalement les uns les autres, tant que la jouissance de leurs libertés est assurée et qu'elle n'entrave pas celle des autres. Si le principe est un moyen de réaffirmer la valeur de la liberté individuelle au sein de la société, de régler les tensions entre des intérêts opposés à l'intérieur d'un groupe humain, il intervient aussi pour lier les hommes entre eux dans une collectivité. En effet, si un individu qui nuit à autrui est menaçant pour la ou les personnes concernées, il l'est aussi pour l'ensemble de la communauté. Les autres membres de la société, étant témoins d'un mal commis, doivent alors réagir et empêcher ce mal, au nom de l'ensemble des valeurs qui unit la société. Le principe maintient donc une cohésion sociale, un rapport harmonieux entre les

³ Cf. J.S. Mill, *On Liberty*, p. 123

hommes. Ainsi, l'unique motif valable au nom duquel on peut contraindre un individu de faire ou ne pas faire quelque chose est la nuisance causée par son comportement.

Mill précise encore : il faut que l'agent soit responsable de son action, mais il doit aussi l'être de son inaction. Un individu qui subit un mal doit pouvoir compter sur les autres pour l'aider, car certes ne pas aider une personne en danger n'est pas agir directement contre elle, mais notre inaction lui nuit. Ainsi Mill écrit : « Rendre quelqu'un responsable du mal qu'il fait aux autres, c'est la règle ; le rendre responsable de ne pas empêcher un mal, c'est comparativement, l'exception »⁴. L'agent est aussi responsable de ne pas empêcher un mal quand il le reconnaît.

c) Trois niveaux de compréhension du principe pour réguler le rapport entre les hommes

L'énonciation de ce grand principe absolu intervient comme une réponse au problème que pose le rapport entre la société et l'individu : dès que l'homme entre dans le domaine des relations avec autrui, sa conduite doit être réglée par ce principe. Il y a trois niveaux de compréhension : il est tout d'abord le garant de la liberté propre à chaque individu car il interdit de contraindre une autre personne, mais il rend aussi moralement responsable l'individu lorsqu'il entre dans le domaine des relations avec les autres en condamnant la nuisance causée à autrui par son action, enfin il maintient une cohésion sociale en rendant les hommes soucieux du sort des autres car il les responsabilise du tort que peut causer l'inaction en présence d'un mal. Et ainsi : « Le seul aspect de la conduite de quelqu'un qui relève de la société est celui qui concerne les autres »⁵.

2) Les régions propres à la liberté individuelle

Le harm principle intervient donc comme un principe régulateur pour ce qui concerne les rapports entre les individus au sein de la société, mais pour ce qui concerne l'individu seul, en quoi consiste exactement sa liberté ? Mill dit : « Sur lui-même, sur son corps et son esprit, l'individu est souverain »⁶. L'homme n'a d'autre maître que lui-même dans les choses qui le concernent lui, et lui seul, et ainsi, la liberté est totale quand celui qui l'exerce ne l'exerce que sur lui-même. Aucune limite n'est fixée à la liberté humaine, tant qu'elle n'affecte pas les autres et ne leur nuit pas.

Chez Mill, la liberté individuelle, celle ne concernant qu'un seul et même individu, comprend trois domaines distincts. Il y a, tout d'abord, le domaine intime de la conscience qui

⁴ J.S. Mill, *On Liberty*, p. 124

⁵ J.S. Mill, *On Liberty*, p. 124

⁶ *Ibid.*

comprend la liberté de penser et la liberté d'opinion. Ceci ne peut être limité, entravé ou contraint, c'est en quelque sorte ce qui fait qu'un homme est un homme, et toute cette humanité ne peut être réduite à néant sans réduire l'homme à la condition d'un simple robot. Mill intègre à la liberté de conscience la liberté d'exprimer et de publier des opinions, car il semblerait qu'elle soit inséparable de la liberté de penser. Mais il reconnaît que l'extension de ce domaine de liberté pose problème, puisqu'elle touche au domaine public. Le deuxième domaine de la liberté individuelle est la liberté de faire des plans de vie personnels, de faire ce que nous aimons, de nous occuper comme nous le souhaitons, et de risquer les conséquences qui s'ensuivent. C'est en quelque sorte ce qui découle logiquement de la liberté de penser et d'opinion : nous devons pouvoir bâtir notre projet d'existence comme notre conscience nous le dicte, à notre image. Personne ne doit pouvoir nous empêcher de mener la vie que nous voulons mener sous prétexte qu'elle n'est pas conforme à ce qu'il pense être une vie bonne. Enfin, le troisième et dernier aspect de la liberté individuelle est celui de la libre association entre les individus, tant qu'elle reste inoffensive et que les personnes s'associant sont majeures, et ne sont réunies ni par la contrainte, ni par la ruse. Voilà donc en quoi consiste la liberté propre à chaque individu. Tant que cela n'est pas respecté et garanti, aucune société n'est totalement libre, quelle que soit la forme de gouvernement.

II - L'épanouissement de l'individu dans son authenticité et son unicité comme source de la liberté et du bonheur individuels

1) La tyrannie de la société

a) La conformité et l'uniformisation, la pression de la masse sur l'individu

D'une manière générale, nous pouvons définir la société comme étant le lieu des contradictions qui traversent le monde humain, d'où une profonde tendance de la politique moderne qui consiste à appréhender le conflit comme une négativité, une menace pour la cohésion du corps social, selon une représentation nourrie des expériences de déchirement que livrent les sociétés post-révolutionnaires. Au sein d'une société, à plus forte raison lorsqu'elle est post-révolutionnaire, on remarque en effet un bouleversement des opinions. Face à un tel bouleversement, la tendance commune est donc de chercher désespérément à éradiquer les oppositions dans la société, ces oppositions étant considérées comme menaçantes, et pouvant nuire au bon fonctionnement social.

Une telle tendance va se caractériser par un phénomène d'uniformisation et de conformité. Dans son essai *On Liberty*, John Stuart Mill fait un constat sur la société, et dresse un portrait extrêmement négatif de l'emprise qu'elle peut avoir sur l'individu. En effet, l'individu est considéré comme écrasé par l'opinion, ce qui le rend incapable de réfléchir par lui-même, de façon autonome. S'aliénant et se pliant à la conformité, l'individu, selon Mill, ne donne pas libre cours à son esprit pour penser le monde tel qu'il l'entend. Il se conforme à l'opinion commune, se laissant guider par elle, et sans avoir l'initiative de s'en détacher, afin de construire sa propre opinion. La masse tyrannise l'individu, et ce de toutes les manières possibles, par la pression continue qu'elle exerce sur lui. L'opinion commune le consume jusqu'à le détacher de son moi profond, de sa personnalité propre. L'individu ne va plus écouter les élans personnels de son intériorité, il va au contraire se conformer à l'idée commune que l'on se fait de telle ou telle chose, et il n'aura plus son propre désir personnel, mais un désir commun, influencé par la pression sociale. Beaucoup de penseurs rejoignent cette vision de la société, notamment Pierre Manent qui écrit : « Dès lors, ce que croit l'homme démocratique, ce n'est pas lui-même, ni un autre homme, ni une classe, ni une Église, c'est cette chose qui n'a été pensée par personne et qu'on peut donc croire pensée par tous, et qu'on nomme « opinion » (...) C'est cette opinion commune qui exerce une pression continue et presque irrésistible sur l'esprit et l'âme de chacun. »⁷

b) Les désirs et les passions sont menaçants selon l'opinion commune

Mill critique aussi l'opinion commune selon laquelle il y aurait un danger des désirs et des passions, et s'oppose au fait que la société veuille les réprimer. En effet, il semblerait que la société veuille se débarrasser des désirs et des penchants des individus qui la composent, car ils seraient comme une menace pour la cohésion sociale. C'est pour cette raison qu'elle réprime, au point d'écraser l'individualité, les caractères forts, car tout individu se détachant de la masse et échappant au phénomène d'uniformisation serait un grand danger pour la communauté. Mill constate et critique cette vision ascétique qui lui est contemporaine, et qui considère, d'une manière générale, que le désir détourne l'individu de la conduite droite. Les gens au caractère fort seraient, en quelque sorte, du point de vue de l'opinion commune, victimes de leurs passions, tels des individus impulsifs, incapables de se contrôler. Ces individus risqueraient alors, à tout moment, d'entacher et d'entraver l'uniformité rassurante de la société, et mettraient en danger son bon fonctionnement. C'est pour cette raison que la société opère une pression continue sur la

⁷ Cf. P. Manent, *Histoire intellectuelle du libéralisme : Dix leçons*

masse, empêchant le moindre de ses individus de penser par lui-même, de laisser libre cours à ses désirs, à ses passions. Chaque personnalité se plierait ainsi à un modèle linéaire, conformiste et uniforme, et entrerait dans un moule préconçu. La société, en absorbant les individus au nom d'une cohésion sociale, en condamnant les passions et les désirs intenses, empêche donc chaque individu de s'épanouir et de développer une personnalité qui le rendrait unique.

Mais pour Mill, en empêchant l'individualité et la personnalité de se développer, c'est plus généralement à l'humanité que la société porte atteinte, à ce qui donne justement un sens à notre être. Elle aliène le désir et la sensibilité, et rend la collectivité comparable à une masse inerte, sans passion. La société, en réprimant notre spontanéité, rabaisse l'homme au rang de la machine, car en aliénant les penchants qui le poussent à agir et même à vivre, elle aliène du même coup ce qui fait toute la richesse de la nature humaine. Ainsi la société, en s'appuyant sur des individus aliénés, est improductive, car les hommes ne développent plus les facultés qui participent à ce qu'il y a de plus humain et de plus unique en eux, et restent passifs, indifférents. Ils suivent, telles des machines, une ligne directrice, l'opinion courante, des normes fixées, la coutume, sans même savoir pourquoi, et sans même avoir à l'esprit l'idée de choisir s'il faut ou non suivre ces normes. Les individus sont comme des robots dénués de passions, dans un état d'inertie, ignorant qu'ils sont uniques, et qu'au fond d'eux résident toute la richesse et le progrès de la société. Ils étouffent malgré eux leur individualité dans une masse dévorante, s'empêchant ainsi d'être libres et de s'épanouir dans leur être.

2) L'homme est un être de progrès

a) Les codes et coutumes de la société sont nécessaires à la construction de l'individu, mais non déterminants

Il faut cependant bien comprendre que l'individu, tel que Mill le conçoit, n'est absolument pas appelé à tout recommencer à zéro, dans le rejet systématique de tout héritage, de toute transmission considérée comme une aliénation. L'individu naît dans un monde, dans une société qui le précède, au sein d'une culture dans laquelle il est en constante interaction avec son entourage. Il s'imprègne des coutumes, des valeurs, des modes de pensées, ainsi que des représentations sociales, nécessaires à son développement. La société est donc nécessaire dans la construction du sujet, mais, selon Mill, elle n'est pas déterminante. En effet, bien que faisant partie intégrante d'une collectivité avec une culture propre, l'individu ne doit pas se laisser conduire aveuglément par la totalité des valeurs de la société à laquelle il appartient. Il peut

prendre du recul face aux coutumes et traditions qui le précèdent, et il peut même s'en détacher lorsque son bon sens ou son intérêt personnel le lui dictent. Il est important qu'il soit capable de réfléchir par lui-même, et bien qu'il soit évidemment en droit de puiser dans les expériences des autres et d'adhérer aux coutumes, ou de s'en inspirer, il faut qu'il le fasse de manière intelligente. Il faut, en fait, qu'il s'approprie les coutumes de la société dans laquelle il vit, en évitant de les suivre aveuglément. Ainsi, chaque être humain est irréductible à un autre et est donc susceptible de concevoir pour lui-même un plan de vie décrivant l'horizon de sa propre existence. L'individu doit être capable de réfléchir par lui-même, autrement dit, il doit être capable de se servir dans l'expérience et d'adhérer aux coutumes si et seulement si cela est fait en résonance avec sa propre personnalité et répond à son caractère propre. Il doit donc profiter de ces codes qui l'entourent du moment que cela lui correspond sur un plan personnel, et de façon intelligente et constructive, c'est-à-dire autant de fois que cela n'aliènera pas son Moi, mais au contraire le développera et le mènera à son épanouissement. C'est en cela que l'individu s'affirmera également dans sa liberté, par la prise de choix, l'esprit critique, et la réflexion personnelle. Mill insiste sur cette nécessité que l'homme a de se construire lui-même, de concevoir un plan de vie personnel. Il y a une pluralité de conceptions de la vie bonne, et comme Mill écrit dans son essai : « Si une personne possède juste assez de sens commun et d'expérience, sa propre façon de tracer le plan de son existence est la meilleure, non parce que c'est la meilleure en soi, mais parce que c'est la sienne propre »⁸.

b) La vision romantique de l'homme : l'homme est comme un arbre qui ne demande qu'à croître

Mill a une vision romantique de l'homme, on peut le remarquer à plusieurs reprises dans l'œuvre par les nombreuses métaphores qu'il utilise. Il compare l'homme à un arbre en l'opposant à la machine : « La nature humaine n'est pas une machine susceptible d'être construite selon un modèle pour faire exactement le travail qu'on lui prescrit, mais elle est un arbre qui veut croître et se développer de tous côtés, selon les tendances des forces intérieures qui en font un être vivant. »⁹ L'individu, tel que Mill le perçoit, est comme un arbre, dont les branches représenteraient ses facultés, ne demandant qu'à croître toujours plus. En ce sens, la société, qui se caractérise par la pression de la masse et l'opinion commune, serait, pour ainsi dire, ce qui coupe et sectionne ces branches, empêchant ainsi leur croissance. Dans un élan romantique, le philosophe pousse plus loin cette métaphore et oppose une société carrée et symétrique faite sur le

⁸ Cf. J.S. Mill, *On Liberty*, Chapitre II

⁹ Cf. J.S. Mill, *On Liberty*, p. 129

modèle des jardins français avec des arbustes identiques, taillés selon des normes strictes, à une société croissante, libre, fondée sur le modèle des jardins anglais, dont les arbres n'ont pas d'ordre particulièrement symétrique, et dont les pousses peuvent s'épanouir davantage et sans entrave, laissées à leur tendance naturelle.

Mill considère que l'homme est un être de progrès. Par progrès, il entend que l'homme est perfectible, c'est-à-dire pourvu de facultés. Ces facultés, Mill le précise dans son essai, sont les suivantes : le sens de l'observation pour voir, le raisonnement et le jugement pour prévoir, l'activité pour recueillir les matériaux en vue de la décision, le discernement pour décider, et enfin, la fermeté et la maîtrise de soi pour s'en tenir à sa décision délibérée. Si ces facultés, qui font qu'un homme est un homme, ne sont pas développées, l'individu est comme atrophié, et il reste alors dans un état d'inertie et d'aliénation, l'empêchant de s'accomplir, d'être libre et autonome. Pour Mill, la liberté individuelle se fonde donc sur le développement de toutes les facultés humaines pouvant mener l'individu à construire son bonheur et sa propre personnalité. C'est en s'épanouissant dans son moi profond et dans ses aspirations personnelles que l'homme devient libre et heureux. Cette idée rejoint celle de Wilhelm von Humboldt, philosophe prussien, fonctionnaire d'État et grand inspirateur des principes de l'université moderne, que Mill cite dans *On Liberty* : « La fin de l'homme, ou ce qui est prescrit par les décrets immuables et éternels de la raison, et non suggéré par des désirs vagues et éphémères, est le développement le plus haut et le plus harmonieux de ses facultés en un tout parfait et cohérent »¹⁰. Ainsi, les hommes, contrairement aux machines, ont une grande capacité à s'améliorer avec l'apprentissage et à prendre des décisions autonomes. C'est cette capacité, propre aux hommes, que Mill revalorise comme étant déterminante dans le bonheur individuel et collectif.

c) Les passions, le désir et l'engagement : bénéfiques autant au bonheur et à l'accomplissement des individus, qu'au bon fonctionnement du système

L'homme est un être qui, par nature, sent et ressent des plaisirs ou des peines. De ce fait surgissent en lui des pulsions et des désirs, dont Mill ne considère absolument pas qu'ils soient nécessairement dangereux et qu'il faudrait à tout prix s'en débarrasser. Les passions humaines, encadrées par la volonté, deviennent alors une force de caractère, une « énergie » bénéfiques aux hommes. Selon lui : « (...) de fortes impulsions, c'est simplement un autre nom pour l'énergie. L'énergie peut être utilisée à de mauvaises fins, mais une nature énergique peut toujours faire plus

¹⁰ Cf. J.S. Mill, *On Liberty*, p. 127

de bien qu'une nature indolente et insensible »¹¹. Ce que Mill souhaite faire comprendre, c'est que les hommes qui ont de forts désirs sont loin d'être les plus dangereux, au contraire ce sont les gens passionnés et qui ont une forte sensibilité qui développent davantage leur sens de la vertu. En effet, si les passions sont encadrées par une bonne volonté et par une conscience réfléchie, alors elles entraînent forcément le bien. Quelqu'un de passionné qui mettra tous les moyens en œuvre pour sa liberté individuelle et son bonheur, toujours dans le cadre du *harm principle*, fera plus de bien que quelqu'un de mou et d'insensible. Or, c'est justement la sensibilité qui fait notre humanité, et c'est cette même sensibilité qui nous poussera à attribuer de la valeur aux choses, et à nous engager pour ce que nous croyons le plus juste. Ainsi, les sentiments et la sensibilité étant le principal moteur de nos actions, l'intelligence ne peut pas représenter à elle seule une valeur suprême, car des êtres très intelligents, mais dénués de désirs ou de capacité de jouir intensément, ne seraient que des machines, sans énergie, sans vie, sans but, et sans humanité. Il ne faut donc pas, selon Mill, renier nos passions et nos désirs, car ils participent plus que n'importe quel autre trait à ce qui fait notre humanité profonde. Nous ne sommes pas des robots, c'est pourquoi renier notre capacité à éprouver des sentiments et de la passion serait nous déshumaniser, nous atrophier. Par conséquent, nous ne devons pas refouler, mais au contraire accepter cette sensibilité naturelle qui réside en nous, et la diriger, l'encadrer de manière constructive et intelligente, par l'exercice de toutes nos facultés. C'est en effet de cette manière qu'on peut progresser vers le plus grand bien, et vers une plus grande sérénité à la fois en soi-même et en collectivité. Ainsi, ce qui fait surtout la valeur de l'homme, c'est sa capacité à éprouver des plaisirs et des douleurs, et de progresser vers le plus grand bonheur. Par conséquent, réduire le plus possible l'homme à une mécanique sous prétexte de faire mieux fonctionner un système social est une absurdité, car on réduit ainsi l'utilité de ce système en atrophiant ceux qui auraient la capacité d'en jouir, et surtout, en aliénant des individus capables du plus grand bien si on leur permettait un tant soit peu de s'accomplir dans leur personnalité propre.

¹¹ J.S. Mill, *On Liberty*, p. 130

III – L'individualité replacée dans une perspective utilitariste

1) L'adhésion intelligente à une idée conduit au respect et à la tolérance des autres individualités

a) La valeur de l'individu croît quand il adhère par choix à une idée

Dans l'idéal de Mill, comme nous l'avons vu précédemment, les hommes adhèrent ou non à l'opinion commune en fonction de leur individualité propre. L'individu ne s'y conforme pas parce que c'est l'usage de s'y conformer, mais il le fait parce que c'est son choix. Cela demande alors une connaissance de ces usages, plus précisément une compréhension de ceux-ci. Cette connaissance doit être acquise par l'éducation, que Mill considère comme extrêmement importante. Mill écrit : « À proportion du développement de son individualité, chacun acquiert plus de valeur à ses propres yeux et devient par conséquent plus capable d'en avoir davantage pour les autres »¹². Au sein de la société, les individus prennent de l'importance, leur personnalité, leur spontanéité, leur liberté individuelle sont non seulement respectées, mais garanties. La vie que chacun mène est de toutes parts bâtie à l'image d'un idéal propre, selon un projet d'existence personnel. C'est ainsi que les choix et décisions des uns et des autres prennent enfin sens : on ne se conforme plus en masse, mais on prend l'initiative, et cela après réflexion et délibération. Dans cet épanouissement personnel général, quand les actes de chacun ont été le fruit d'une réflexion personnelle, la valeur d'un individu particulier croît aussi bien à ses yeux qu'aux yeux de tous. Pour reprendre la comparaison des machines, nous ne sommes plus alors l'un des rouages d'une mécanique générale toujours mue par une même logique, mais nous sommes une personne à part entière, avec un esprit libre de construire un plan de vie qui lui correspond. Dans cet idéal, c'est finalement parce que nous pouvons mener notre existence comme nous l'entendons, que l'existence que mène autrui mérite notre respect le plus total.

b) La compréhension et le respect de la loi mène à plus de bienveillance à l'égard d'autrui

Si cette effervescence générale doit être encadrée par des lois pour qu'aucun des individus, par excès d'égoïsme, n'empiète sur la liberté des autres, elles ne doivent cependant pas être une pure contrainte prescrite arbitrairement par une instance supérieure. Ces lois doivent être comprises, et les hommes n'y sont pas soumis, ils les respectent parce qu'ils en saisissent les enjeux. Il ne s'agit pas de suivre bêtement les règles de la société ; elles sont faites pour que

¹² J.S. Mill, *On Liberty*, p. 132

chacun puisse se développer, s'auto-réaliser dans toutes ses capacités sans être inquiété, et c'est en ce sens qu'elles doivent être comprises et acceptées par tous. Quand le peuple a saisi cet enjeu, il s'habitue à être soucieux du bien-être des uns et des autres, et non plus seulement du sien : il dépasse son individualité sans la remettre en jeu. Si la règle reste dans l'esprit des individus une pure contrainte, cela n'apporte rien de bon pour le collectif : il n'y a pas vraiment de cohésion sociale car chacun reste isolé, replié sur lui-même, ne cherchant que son intérêt propre dans un système qui l'isolera de ses semblables par son aspect flou et incompréhensible. Pire encore, certains individus, ne comprenant pas la loi et n'en voyant pas le sens, peuvent se sentir opprimés par la contrainte de lui obéir, et risquent alors de se rebeller contre elle et de ne pas la suivre. C'est ce qui peut arriver lorsque les individus se sentent soumis à la loi, lorsqu'ils la subissent en tant que contrainte. Les incompréhensions, la contrainte et le sentiment de soumission engendrent alors de la colère, de l'égoïsme, de la violence, et toutes sortes de conflits internes ayant pour conséquence de nuire à la cohésion du corps social. Si, au contraire, les individus se sentent imprégnés d'une responsabilité et d'un rôle à jouer dans l'élaboration et dans le contenu de cette loi, alors ils acquièrent un certain respect envers elle, les conduisant à œuvrer pour le bien des autres. Ainsi, Mill écrit : « Le fait d'être astreint à suivre les règles strictes de la justice par égard pour les autres, développe les sentiments et les aptitudes qui ont pour objet le bien des autres »¹³.

Pour le philosophe, une cohésion sociale peut s'établir à partir d'une très grande liberté laissée aux individus qui composent la société. Un individu libre est en effet un individu qui expérimente et développe sa réflexion tout en façonnant sa propre personnalité, et qui, ainsi, par un esprit éclairé et éduqué, se connaît mieux et comprend davantage la loi, le menant à toujours plus de bienveillance envers autrui, soit envers, pourrait-on dire, ses « alter-ego ». Le conformisme et les lois imposées ne faisant que gangrener la société et créer des individus-robots dénaturés, la liberté individuelle est donc l'un des éléments essentiels du bonheur collectif.

2) La liberté comme ingrédient principal du progrès social

a) Les individus et la société ne sont pas infaillibles, la liberté d'expression est donc nécessaire

Si la grande liberté laissée à chacun est importante pour le bonheur de tous en société, elle est aussi, et surtout, un point capital dans le progrès social. Il y a, en effet, chez Mill, une thèse qui veut que tout individu et toute collectivité soient faillibles, ce qui le conduit à penser qu'il y a

¹³ J.S. Mill, *On Liberty*, p. 132

une nécessité de promouvoir la liberté de discussion, même avec les opinions les plus minoritaires. Ce que Mill dit en fait, c'est que personne ne détient vraiment la vérité, et qu'il faut donc pouvoir en discuter librement. En effet, les individus qui composent la société sont faillibles, ils doivent sans cesse délibérer et considérer tous les motifs avant d'agir, pour être sûrs de faire le bon choix. Il en va de même pour la société puisque celle-ci repose sur ces mêmes individus faillibles. Ainsi donc, la société n'est pas infaillible, et c'est pourquoi la liberté d'exprimer toutes les opinions, même les plus dissidentes, est d'une importance capitale. En effet, la confrontation des opinions engage la délibération, pousse au débat et est d'une aide précieuse dans la prise de décision. De plus, la confrontation exerce le jugement, elle nous oblige à prendre en compte une multitude d'avis sur une question précise, à essayer de discerner quelle opinion est la meilleure, et elle nous permet de faire des choix en connaissance de cause. Elle a donc une valeur pédagogique.

b) « *La vérité est une affaire de conciliation entre deux extrêmes* »¹⁴

L'enjeu de la liberté d'expression est donc principalement lié à la vérité. Une opinion peut être vraie, ou même à demi vraie – si elle est censurée, le monde se prive d'une occasion de se rapprocher de la vérité. Il faut, au sein d'une société, pouvoir débattre des idées des uns et des autres car une vérité que l'on croit détenir est rarement complète et une autre opinion peut alors venir en complément. Si une vérité résiste à tous les arguments qui la contredisent, c'est qu'elle est, pour le moment, vérifiée, mais il est tout de même bon de la remettre régulièrement en jeu car à tout moment on peut découvrir qu'elle était, en fait, incomplète, ou même fautive. La vérité n'est pas comme quelque chose qui serait déjà là et qu'il conviendrait de dévoiler, mais apparaît comme le résultat toujours inachevé de réfutations successives. Ainsi donc, les croyances doivent être passées au crible, au regard de la raison critique des autres. Mill dit à ce propos : « *La vérité est une affaire de conciliation entre deux extrêmes* ».

Il ne faut donc pas étouffer les opinions contraires à l'opinion générale, et même si elles sont erronées, la confrontation de celles-ci est le moyen de donner vie à la vérité. Si censure il y a, si l'on n'admet plus qu'une seule opinion que l'on considère comme vraie, la société n'avance plus, et les individus qui la composent entrent dans un état de passivité. La stagnation des individus a pour corrélat la stagnation de la société ; pour que la société progresse et soit vivante, il faut qu'il y ait des individus qui progressent et qui soient vivants. La perfection n'est pas de ce monde, on aura toujours besoin de cette effervescence, quand bien même elle aurait des effets

¹⁴ Cf J.S. Mill, *On Liberty*, Chapitre II

négatifs. Car finalement, même l'erreur est bénéfique : elle met en marche un processus de discussion et de délibération, et maintient les hommes dans une logique de réflexion plutôt que dans un état végétatif. Ainsi, notre vision du monde s'enrichit de la diversité des opinions : c'est là l'ingrédient essentiel au progrès de la société.

3) Le libéralisme reste incompatible avec le projet sociétal utilitariste

a) Les différentes façon de concevoir le progrès entre libéralisme et utilitarisme

John Stuart Mill, au terme de son analyse, appelle au dépassement de son individualité, dépassement qui ne peut passer que par une grande place laissée à la liberté de l'individu au sein de la société. Toutefois, bien qu'il semble clair que le versant libéral de la thèse millienne se nourrit d'arguments utilitaristes, il subsiste des tensions majeures entre ces deux thèses que Mill ne résout pas vraiment.

En effet, pour les utilitaristes, et notamment le philosophe Bentham, la liberté individuelle peut être sacrifiée à la réalisation du plus grand bonheur du plus grand nombre. Cependant, Mill, dans *On Liberty*, se propose justement de réaffirmer la valeur de l'individu en tant que tel ainsi que la valeur de la liberté qui lui est propre. De ce fait, il condamne tout particulièrement un quelconque sacrifice de l'homme au profit du groupe auquel il appartient. En effet, évincer la liberté individuelle pour un meilleur fonctionnement de la société serait, pour le philosophe, un très grand mal, puisque cela conduirait au contraire à la stagnation de la société, mais aussi à la conformité et à la transformation des individus en robots mécaniques sans génie. Ainsi, dans cet essai, Mill insiste sur les méfaits de l'absorption de l'individu et de ses libertés fondamentales par la communauté car, outre une réelle tragédie pour toute le groupe humain, c'est une absurdité : comment la société peut-elle progresser si tous les individus se fondent dans une masse informe et sacrifient leurs libertés à cette masse ? La notion de progrès, chez les libéraux, ne semble donc pas se développer par les mêmes moyens que chez les utilitaristes : quand le libéralisme prône un progrès qui passe nécessairement par les individus eux-mêmes, et par leur capacité à s'auto-réaliser, l'utilitarisme pense, lui, que la liberté individuelle est un obstacle au progrès du groupe. En effet, les utilitaristes demandent aux individus le sacrifice de leur liberté au profit du progrès, de la maximisation du bonheur et du bon fonctionnement de la communauté ; c'est là, pour eux, la seule possibilité afin que la société avance et soit heureuse. Ainsi, l'utilitariste veut que tous les intérêts particuliers convergent vers l'intérêt commun, et sur cela, il ne peut s'entendre avec aucun libéral.

b) L'individualisme comme source de bonheur incompatible avec le projet collectif utilitariste de maximisation du bonheur

De plus, dans une perspective libérale, la liberté individuelle conduit à l'auto-réalisation de l'individu et donc à son bonheur propre. Une société libérale heureuse est une société où les hommes, disposant d'une grande liberté individuelle, réalisent un projet de vie qui leur est propre, et sont ainsi, chacun d'entre eux, heureux et accomplis. Cette harmonie libérale semble donc se fonder sur le bonheur de chacun dans la réalisation la plus singulière de son projet de vie. Toutefois, l'utilitarisme ne voit pas le bonheur de la société sous le même angle : le bonheur individuel doit être, une fois de plus, sacrifié au profit du bonheur collectif. Sous cet angle, ce qu'individuellement les hommes projettent pour leur vie personnelle, n'est pas ce qui importe le plus : la maximisation du bonheur collectif est le réel enjeu du projet utilitariste. Par conséquent, dans une société utilitariste, un individu peut être contraint de renoncer à son bonheur personnel et à la réalisation de son projet de vie au profit du bonheur d'un plus grand nombre de personnes. De ce fait, donc, l'utilitarisme semble bien moins soucieux du bonheur individuel des hommes, et travaille beaucoup plus à la maximisation du bonheur global de la communauté.

Malgré l'effort de Mill pour concilier sa conception libérale de l'individu et son legs utilitariste, cette idée capitale de la thèse utilitariste est presque incompatible avec la réaffirmation de la liberté individuelle.

Conclusion

Dans cet essai sur la liberté, ce n'est pas tant le problème des rapports entre les individus et l'État que John Stuart Mill essaye de résoudre, que le problème des rapports entre les individus eux-mêmes. En effet, le *harm principle* balaye rapidement la question de savoir quand l'intervention de l'État, dans l'espace privé des individus, est légitime, en le ramenant au rôle de gardien des libertés individuelles. L'État est donc là pour garantir que chacun puisse jouir pleinement de sa liberté, en toute sécurité, au sein de la communauté. Toutefois, si le principe, d'emblée énoncé par le philosophe dans cet essai, délimite rapidement la sphère publique, qui doit être régulée par la société et l'État, et la sphère privée, qui ne concerne que les individus eux-mêmes, il ouvre la voie à de nombreux autres problèmes et questions. Le *harm principle* a pour but de réaffirmer la valeur de la liberté individuelle au sein d'une société qui semble toujours avoir tendance à pousser ses membres vers le conformisme et l'uniformisation. Il intervient

comme le plus haut principe, d'où doivent découler par la suite les lois et les prises de décision de la société. Mill souhaite donc que les hommes, dans les choix qu'ils doivent faire, soit pour eux-mêmes, soit pour la communauté, aient à l'esprit que la liberté individuelle est l'une des plus grandes richesses de l'humanité qu'il ne faut surtout pas réduire. Ainsi, pour le philosophe, la notion de liberté contient en elle-même sa propre limite, sous la forme de réciprocité, et du fait que l'autonomie accordée à chaque individu doit être compatible avec la même autonomie laissée aux autres.

L'homme, pour Mill, est donc cet être unique et plein de ressources qui a besoin d'une grande liberté individuelle pour s'auto-réaliser, s'auto-développer. C'est un être de désirs et de passions, qui peut, en les conciliant avec la raison et une force de volonté, développer un amour de la vertu et une énergie positive. L'individu est aussi compris comme un être de progrès, qui doit croître en développant toutes ses capacités. C'est pour toutes ces raisons que Mill fait une critique acerbe de la société dans laquelle il vit : parce qu'elle cherche, par tous les moyens, à absorber ces intarissables richesses humaines dans un conformisme de masse, ce qui n'a d'autres effets que de robotiser ces hommes aux ressources extraordinaires. Dans cet essai, l'incorporation d'un legs romantique donne du volume à la thèse affirmée : des machines construites selon un modèle unique, programmées dans un but précis s'opposent à des éléments naturels, tels que des arbres aux feuillages touffus, ou à un fleuve dont le cours rebelle est un incessant bouillonnement de vie. Et les hommes sont bien sûr ces arbres ou ces fleuves, dont l'effervescence pourtant si bénéfique reste cloisonnée dans des conventions et des coutumes absurdes. Pour Mill, il est temps de réagir et de réaffirmer la valeur de l'individu : il affirme un principe de liberté, divise en trois domaines les régions propres à la liberté humaine, et fait l'apologie de la spontanéité individuelle.

La promotion des droits de l'individu (droit de parler, droit de s'exprimer, de vivre la vie qu'il a choisie), s'articule avec l'idée selon laquelle cela peut être utile à la société, pour les autres, et même pour l'humanité tout entière. Mill ne dit pas seulement qu'il faut laisser les individus mener la vie qu'ils désirent, exprimer leurs opinions, etc., parce que tel est simplement leur droit. En effet, sa thèse est beaucoup plus profonde : elle consiste à dire que tout cela peut être utile à la société. Par exemple, les voix dissidentes pourraient s'avérer être des voix justes, ou en partie justes, d'où l'utilité de ne pas les négliger ; ou encore, les comportements des individus peuvent enrichir la société en tant qu'exemples pour d'autres individus, c'est pourquoi laisser vivre les hommes comme ils le veulent est un bien. De plus, le fait de ne pas contraindre les individus à se soumettre à la loi, mais plutôt leur proposer de participer à l'élaboration de celle-ci, permet d'exercer leur jugement, de les pousser à essayer de discerner le juste de l'injuste. Bref, Mill place une grande confiance dans les capacités des hommes, et c'est pour cela qu'il veut

réaffirmer la valeur des individus au sein de la communauté. Selon lui, il est plus utile de laisser une grande liberté individuelle aux hommes, que de les réprimer et de les contraindre constamment. On peut donc dire que cette thèse libérale puise ses sources dans un utilitarisme sous-jacent, et que Mill essaye de faire une synthèse entre la théorie utilitariste et la théorie du moi. L'image de l'individu libéral est celle d'un être qui a pleinement développé ses facultés (non seulement intellectuelles, mais également sensibles, imaginatives et spirituelles), et il est utile à la société et au bien de tous qu'il en soit ainsi.

Cependant, il semble y avoir de réelles contradictions entre un projet utilitariste qui veut que tous les intérêts individuels convergent vers un même point, celui de l'intérêt collectif, pour que le bonheur du plus grand nombre soit maximisé, et un projet libéral très soucieux du sort des individus particuliers, attentif à la liberté et au bonheur individuel des hommes, et qui permet à l'individu de réaliser comme bon lui semble son projet personnel de vie.

Malgré le fait que la question de la compatibilité entre libéralisme et individualisme reste en suspens, on peut retenir, avec Mill, que la valeur de la société croît avec la valeur des individualités qui la composent, et que les individualités ne se développent que dans et par la liberté. Ainsi, pour conclure, nous citerons ces derniers mots d'*On Liberty* : « Avec de petits hommes, rien de grand ne saurait s'accomplir. »¹⁵

¹⁵ Cf J.S.Mill, *On Liberty*, Chapitre V

Bibliographie

- John Stuart Mill, *On Liberty*, traduit de l'anglais par Laurence Lenglet à partir de la traduction de Dupond White, Paris, Gallimard, 1990
- *Anthologie historique et critique de l'utilitarisme*, textes choisis et présentés par Catherine Audard, Paris, PUF, 1999, vol. 2
- Pierre Bouretz, préface à *On Liberty*, Paris, Gallimard, 1990
- John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, traduction, chronologie, préface et notes par Georges Tanesse, Paris, Flammarion, 1988
- Pierre Manent, *Histoire intellectuelle du libéralisme : Dix leçons*, Paris, Hachette, 1997